

169

169

NIEPCE, Isidore.

*Historique de la découverte
improprement nommée daguerréotype*

Paris, Astier, 1841

In-8 (201 x 126mm)

1 000 / 1 200 €

LE VÉRITABLE INVENTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE

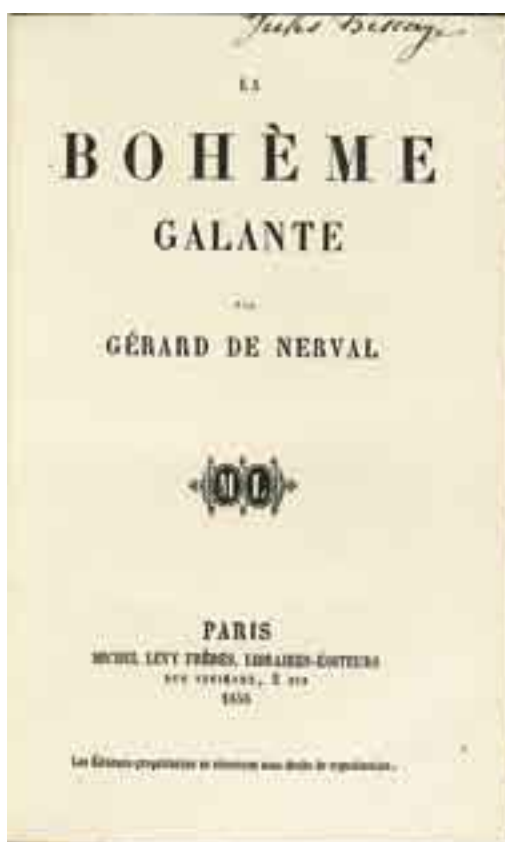
EDITION ORIGINALE. *Précédée d'une notice sur son véritable inventeur feu M. Joseph-Nicéphore Niépce, de Chalons-sur-Saône*

DEMI RELIURE DE L'EPOQUE. Dos et coins de veau violet, dos long avec titre doré

Dos légèrement passé

Dans cette plaquette, Niépce offre un exposé détaillé de ses relations avec Daguerre et détaille leurs rôles dans l'invention de la photographie. Il ressort que Niépce est le véritable inventeur et que Daguerre n'a fait que perfectionner cette invention. L'ouvrage commence par une préface accusatrice mais polie, adressée directement à Daguerre : «Pardonnez-moi, monsieur Daguerre, si je révèle des faits qui, pour votre honneur, auraient dû rester dans l'oubli ; mais j'ai pris l'engagement de dire toute la vérité, et quoique tardive, elle n'en sera que plus accablante pour vous».

A la fin se trouvent une *traduction libre de la lettre adressée le 27 février 1839 au rédacteur de la Gazette de littérature de Londres par M. F. Bauer*, au sujet de la découverte de Niépce, et une notice concernant la *Chambre obscure périscopique de Wollaston*.



170

170

NERVAL, Gérard de.
La Bohème galante
 Paris, Michel Lévy, 1855
 In-12 (173 x 111mm)
 200 / 300 €

PREMIERE EDITION. Préface de Paul de Saint-Victor
 DEMI RELIURE DE L'EPOQUE. Veau fauve, dos à nerfs orné, tranches peignées
 PROVENANCE : Jules Bescaye (ex-libris manuscrit à l'encre noire à la page de titre)

Table des matières manquante

La Bohème galante parut l'année de mort de son auteur. Paul de Saint-Victor, dans sa préface, rend hommage au poète, et participe ainsi à la création de sa légende posthume : «Qui n'a connu parmi nous, et qui n'a aimé à première vue ce poète au sourire d'enfant qui regardait le monde avec des yeux aussi lointains que les étoiles... On remarquait en lui un instinct mobile et nomade qui depuis ne fit que grandir et se développer. Il aimait le voyage, le changement de lieu, la course aventureuse et sans but... ses départs ressemblaient à des évasions. On le cherchait... quelque temps après on le voyait revenir souriant, effaré, ravi comme s'il revenait des pays des fées...»

171

CHATEAUBRIAND, François
 René, vicomte de.
Mémoires d'outre-tombe
 Paris, Eugène et Victor Pénard,
 1849-1850
 12 volumes in-8
 (210 x 130mm)
 3 000 / 5 000 €

BEL EXEMPLAIRE. AVEC UNE BELLE LETTRE «TESTAMENTAIRE» SIGNÉE PAR L'AUTEUR : «JE TERMINE MES TRAVAUX AU MOMENT MEME DE QUITTER CE MONDE»

EDITION ORIGINALE. Avec l'avertissement, la liste des actionnaires souscripteurs et la dédicace imprimée
 PIECE JOINTE : lettre signée par Chateaubriand, écrite par Pilorge, et datée du 28 avril 1848 (1p. in-4, à l'encre noire)
 DEMI RELIURES. Chagrin brun, dos long orné, tranches marbrées

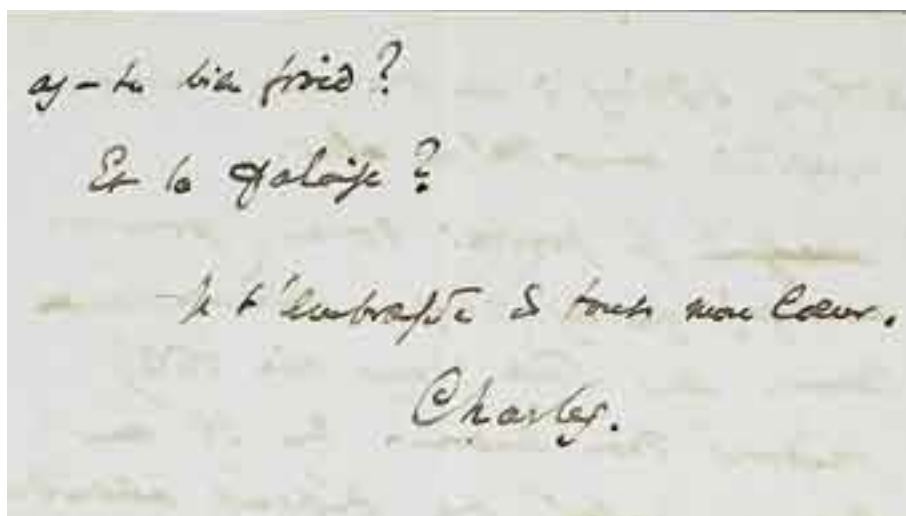
Petit accroc marginal en bas de la page 339 du premier volume

Voici tous mes manuscrits compris généralement sous le
nom de Mémoires. Ils commencent par ces mots :
« Comme il m'est impossible de prévoir le moment de
ma fin » et finissent par ceux-ci : « Il ne me reste
qu'à m'asseoir au bord de ma fosse après quoi je descendrai
hardiment le crucifix à la main dans l'Éternité. » Ces
manuscrits se composent de quarante-deux livres; ils
appartiennent à la société formée en 1836 pour les
publics. Cette société est représentée par Messrs. Delalé & Co.
qui me payent avec exactitude la somme annuelle et
régulière à laquelle elle s'est obligée envers moi.
Je termine mes travaux au moment même de quitter
ce monde ; je me prépare à aller chercher dans l'autre
le repos éternel que j'ai toujours désiré.
Fait double à Paris le vingt-huit avril mil huit
cent quarante sept.

Chateaubriand

171

La note jointe à cet exemplaire fut rédigé pour Chateaubriand peu de temps avant sa mort, alors qu'il avait 80 ans : «Voici tous mes manuscrits compris généralement sous le nom de *Mémoires*. Ils commencent par ces mots : «Comme il m'est impossible de prévoir le moment de ma fin» et finissent par ceux-ci : «Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de ma fosse après quoi je descendrai hardiment le crucifix à la main dans l'Éternité. Ces manuscrits se composent de quarante-deux livres. Je termine mes travaux au moment même de quitter ce monde ; je me prépare à aller chercher dans l'autre le repos éternel que j'ai toujours désiré. Fait double à Paris le 28 avril 1847. Chateaubriand». La signature autographe est tremblante.



172

172

BAUDELAIRE, Charles.

Lettre autographe signée à sa mère

S. l. [Paris], 1er janvier 1861

In-8 (208 x 134mm)

3 000 / 5 000 €

«LES FLEURS DU MAL SONT FINIES [...] POUR LA PREMIERE FOIS DE MA VIE, JE SUIS PRESQUE CONTENT [...] ET IL RESTERA, CE LIVRE, COMME TEMOIGNAGE DE MON DEGOUT ET DE MA HAINE DE TOUTES CHOSES.»

4 pages, à l'encre noire

PROVENANCE : Armand Godoy (Paris, 1982) -- colonel Sickles (Paris, 28 novembre 1989)

REFERENCES : *Œuvres complètes*, II, La Pléiade, 1999, p. 113 -- Claude Pichois, *Charles Baudelaire*, 1996, p. 420

«Il est impossible, au premier jour d'une nouvelle année, de ne pas faire de bien noires réflexions sur les années écoulées et de ne pas se dire : ah ! si au moins cette année-ci pouvait contenir un peu de bonheur !» A cette occasion, Baudelaire souhaite à sa mère de bien se porter, puis la lettre est ponctuée de plaintes, comme bien souvent, concernant sa situation morale, physique et financière : «selon mon habitude je suis très malheureux. Prends le mot dans un sens moral plutôt que physique [...] Tu sais que je suis accablé de tourments physiques, spirituels ; bourré d'inquiétudes, - et à tout cela tu ajoutes des injures. Si au moins les injures donnaient du génie ! [...] Je t'en supplie, pense au Conseil Judiciaire ! Cela me ronge, depuis dix-sept ans». Entre deux plaintes, Baudelaire fait part à sa mère de son projet de s'installer à Honfleur : «Aussi je suis revenu à ma vieille idée, qui est de m'installer à Honfleur absolument, sauf huit jours par mois [...] Car, pour des raisons que je t'expliquerai peut-être, je ne retournerai pas à Neuilly». Il habite alors avec Jeanne Duval. Enfin, cette lettre annonce la préparation et la publication imminente d'une seconde édition des *Fleurs du mal*.

«*Les Fleurs du mal* sont finies. On est en train de faire la couverture et le portrait. Il y a trente-cinq pièces nouvelles, et chaque pièce ancienne a été profondément remaniée. Pour la première fois de ma vie, je suis presque content. Le livre est presque bien, et il restera, ce livre, comme témoignage de mon dégoût et de ma haine de toutes choses.» La seconde édition paraîtra en effet un mois après cette lettre, le 9 février 1961.

14 Janvier 1861.

H. 18 p 6

145

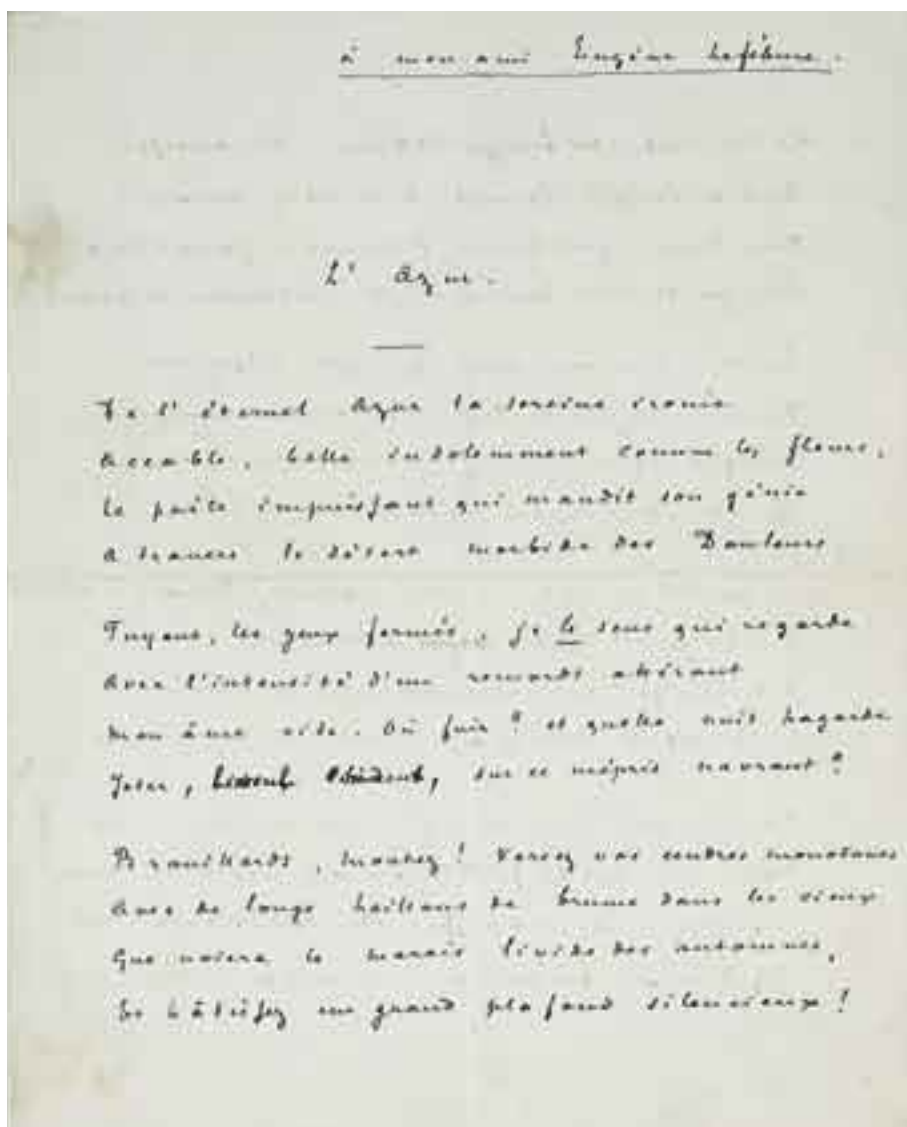
ma Chère mère, Séverine

Il est impossible, au premier jour d'une nouvelle année, de ne pas faire de bien vives réflexions sur les années écoulées et de ne pas se dire: ah! si au moins cette année-ci pouvait commencer un peu de bonheur!

J'ajoute ici: j. à Supplément E. faire tout ce qui est possible pour te bien porter, pour respirer librement et activer.

Je suis impatient de (4. Rue Louis-Philippe. Neuilly) depuis une quinzaine de jours, et c'est selon mon habitude je suis très malade. Tandis le mot d'aujourd'hui un état moral obéit que physique.

Car si j'étais allé à un certain hôtel, qui est de m'installer à Houfflers absolument, sans huit jours par moi (car il n'est impossible de supprimer Paris, à cause des affaires) et alors de



173

173

MALLARME, Stéphane.

L'Azur

[Poème autographe signé]

[1864]

In-4 (235 x 186mm)

30 000 / 50 000 €

«JE SUIS HANTE ... L'AZUR ! L'AZUR ! L'AZUR ! L'AZUR !»

3 pages, à l'encre noire

POÈME AUTOGRAPHE SIGNÉ

PIECE JOINTE : *Les Poèmes d'Edgar Poe*. Traduction de Stéphane Mallarmé. Bruxelles, Deman, 1888. In-4.

Couverture illustrée. Exemplaire numéroté 301, un des 525 sur hollandaise. *Dos de la couverture restauré.*

PROVENANCE (du poème) : Henri Cazalis

REFERENCE : *Œuvres complètes*, 1998, p. 654

Mallarmé décrit son poème dans une lettre de janvier 1864 à Henri Cazalis : « Je t'envoie enfin ce poème de l'Azur que tu semblais si désireux de posséder. Je l'ai travaillé, ces derniers jours, et je ne te cacherai pas qu'il m'a donné infiniment de mal - outre qu'avant de prendre la plume il fallait, pour conquérir un moment de lucidité parfaite, terrasser ma navrante Impuissance. Il m'a donné beaucoup de mal, parce que bannissant mille gracieusetés lyriques et beaux vers qui hantaient incessamment ma cervelle, j'ai voulu rester implacablement dans mon sujet. Je te jure qu'il n'y a pas un mot qui ne m'ait coûté plusieurs heures de recherche, et que le premier mot, qui revêt la première idée, outre qu'il tend par lui-même à l'effet général du poème, sert

En vain ! - l'azur triomphe et je l'entends qui chante
Dans les cloches. Orage, il ~~se~~ fait voir pour plus
Cruellement qu'inter sa victoire méchante,
Et du métal vivant - sort en bleus aveuglés !

Il roule par la brume, indolent, et traverse
Sa pensée agonie aussi qu'un glaive sur ...
Ou fuir, dans la révolte inutile et perverse ?
Je suis haussé ... l'azur ! l'azur ! l'azur ! l'azur !

Stéphane Mallarmé

173

encore à préparer le dernier. L'effet produit, sans une dissonance, sans une fioriture, même adorable, qui distraie - voilà ce que je cherche.- Je suis sûr, m'étant lu les vers à moi-même, deux cents fois peut-être, qu'il est atteint. Reste maintenant l'autre côté à envisager, le côté esthétique. Est-ce beau, y a-t-il un reflet de la Beauté ? Ici, commencerait mon immodestie si je parlais, et c'est à toi de décider». Par l'entremise de l'écrivain Henri Cazalis et de sa cousine Mme Le Josne, *L'Azur* fut lu au cours d'un dîner à Baudelaire qui a écouté [les vers] *sans désapprobation ce qui est un très grand signe de faveur. S'il ne les avait pas goûtés, il m'eût interrompu* (lettre d'Emmanuel des Essarts, 7 avril 1864)

174

HUGO, Victor.

Chansons des rues et des bois

Bruxelles, A. Lacroix,

Verboeckhoven et Cie, Paris,

Librairie internationale, 1865

In-8 (224 x 149mm)

30 000 / 50 000 €

RARE ENVOI DE HUGO A BAUDELAIRE

EDITION ORIGINALE imprimée à Bruxelles et n'ayant précédé la mise en vente à Paris que d'un ou deux jours sans doute

ENVOI AUTOGRAPHE SIGNE : «A Monsieur Charles Baudelaire *jungamus dextras* Victor Hugo»

DEMI RELIURE A COINS SIGNEE DE LEMARDELEY. Maroquin rouge, tranche de tête dorée

PROVENANCE : Poulet-Malassis (1878, n° 271) -- Le Barbier de Tinan (Paris, 1885, n° 357), qui fit exécuter la reliure -- comtesse Greffulhe

REFERENCES : *Œuvres complètes*, II, 1999, p. 539 -- Claude Pichois, *Charles Baudelaire*, 1996, p. 534 -- exemplaire cité par Vicaire

Les envois de Victor Hugo à Charles Baudelaire sont très rares. Outre celui-ci, on n'en a recensé qu'un autre, sur une feuille volante insérée dans un exemplaire des *Travailleurs de la mer*.

Le 6 octobre 1865, Victor Hugo et Charles Baudelaire se rencontrent à Bruxelles et dînent ensemble. Le 24, Hugo retourne à Guernesey. Vers cette date, Baudelaire demande à Charles Hugo : «Si les *Chansons des rues et des bois* sont prêtes, rappelez mon nom au souvenir de votre père». Alors que Baudelaire gagne 50 francs par conférence, Hugo touche une avance de 200.000 francs de son éditeur. Le 4 novembre, Baudelaire écrit à sa mère : «Victor Hugo qui a résidé pendant quelque temps à Bruxelles et qui veut que j'aie passer quelque temps dans son île, m'a bien ennuyé, bien fatigué. Je n'accepterais ni sa gloire ni sa fortune, s'il me fallait en même temps posséder ses énormes ridicules. Mme Hugo est à moitié idiote, et ses deux fils sont de grands sots. « Puis, ayant reçu un exemplaire des *Chansons des rues et des bois* avec pour envoi «A Charles Baudelaire, *jungamus dextras*», il écrit à Manet : «Cela, je crois, ne veut pas dire seulement : *donnons-nous une mutuelle poignée de main*. Je connais les sous-entendus du latin de V. Hugo. Cela veut dire aussi : unissons nos mains, POUR SAUVER LE GENRE HUMAIN. Mais je me fous du genre humain, et il ne s'en est pas aperçu». Le dandy ne répondra pas à l'envoi que lui a adressé le partisan du peuple et du progrès social.

A M. Charles Baudelaire

inquamur dextera.

Victor Hugo.

LES CHANSONS

DES RUES ET DES BOIS



175

175

MARX, Karl.

Das Kapital, Kritik der politischen Oekonomie

Hamburg, Verlag von Otto Meissner, 1867, 1885, 1894

4 tomes en 3 volumes in-8 (210 x 134mm) et (220 x 145mm)

6 000 / 9 000 €



175

UN LIVRE QUI CHANGEA L'HISTOIRE DU MONDE

EDITION ORIGINALE DU LIVRE UN. PREMIERE EDITION DES LIVRES DEUX ET TROIS
DEMI RELIURES. Dos et coins de chagrin rouge, dos à nerfs
REFERENCES : *PMM* 359 -- Rubel 633, 635-636

Page de titre du premier volume légèrement défraîchie

Seul le premier volume parut du vivant de son auteur. Les deux autres furent publiés à l'initiative de Friedrich Engels.



176

176

MARX, Karl.

Kapital, Kritika Poleticeskoj Ekonomii

Traduction par Lopatine et Danielson

Saint-Petersbourg, Poliakov, 1872

In-8 (252 x 160mm)

1 000 / 1 200 €

UNE TRADUCTION QUI BOULEVERSA L'HISTOIRE DU MONDE

EDITION ORIGINALE

COLLATION : [I-VII] VIII [IX] X-XIII [XIV-XVI] [1]-678

CONTENU : [I] : titre, [III] : faux-titre, [V] : table des matières, [VII] : bibliographie, [IX] : introduction, [XV] : premier livre

RELIURE DE L'EPOQUE. Percaline bleue

REFERENCE : *PMM* 359

Taches aux premiers feuillets, petite déchirure au bas de la page 11, deux derniers feuillets partiellement détachés. Charnières renforcées

«By an odd quirk of history the first foreign translation of *Das Kapital* to appear was the Russian, which Petersburgers found in their bookshops early in April 1872. Giving his imprimatur, the censor, one Skuratov, had written, 'few people in Russia will read it, and still fewer will understand it.' He was wrong ; the edition of three thousand sold out quickly; and in 1880 Marx was writing to his friend F.A. Sorge that 'our success is still greater in Russia, where Kapital is read and appreciated more than anywhere else'» (*PMM*).

L'impression d'une deuxième édition fut interdite en Russie. C'est pourquoi en 1890 un imprimeur de New-York imprima une nouvelle édition pratiquement identique à la première, mais différente en deux endroits : la virgule mal placée dans la table des matières (en face du numéro «73») a été remplacée par un point, et le «e» à la fin de la ligne 40 page 65 a été remplacé par un «o».



177

177

MÉRIMÉE, Prosper.

La Chambre bleue

Bruxelles, Librairie de la Place de la Monnaie (Poulet-Malassis), 1874

In-8 (215 x 136mm)

2 000 / 3 000 €

EXEMPLAIRE DE TETE

ILLUSTRATION : gravure à l'eau-forte de Bracquemond à la page de titre, reproduisant l'aquarelle dont Mérimée avait orné le manuscrit de cette nouvelle. Avec une deuxième gravure à l'eau-forte semblable à la première mais imprimée sur papier de Chine et réservée au tirage de tête

TIRAGE à 129 exemplaires. Celui-ci un des 20 exemplaires de tête sur vieux papier de Hollande, accompagné d'un tirage à part de l'eau-forte sur papier de Chine

DEMI RELIURE DE L'EPOQUE SIGNEE DE BERTAULT. Dos et coins de maroquin bleu, dos long, non rogné, couverture conservée

PROVENANCE : Dr. Lucien-Graux (ex-libris)

Petite déchirure au faux-titre

Cette édition, tirée à trois exemplaires, à Paris, l'année précédente, est imprimée à Bruxelles par Poulet-Malassis et n'a été tirée qu'à 129 exemplaires. Mérimée dédie cette nouvelle «à Madame de La Rhune», c'est à dire l'impératrice Eugénie qu'il désigne par le nom du sommet des Pyrénées, La Rhune, où il avait accompagné la cour en excursion. La dernière page porte la mention imprimée : «Composé et écrit par Prosper Mérimée, fou de S.M. l'Impératrice». L'édition est précédée d'un avertissement.

178

FLAUBERT, Gustave.

La Tentation de Saint-Antoine

Paris, Charpentier, 1874

In-8 (249 x 154mm)

2 000 / 3 000 €

EXEMPLAIRE DE TETE AVEC UN ENVOI ET DES CORRECTIONS AUTOGRAPHES

EDITION ORIGINALE

ENVOI AUTOGRAPHE SIGNE : «à Henry Melhac Gve Flaubert», au faux-titre, à l'encre noire

ANNOTATIONS : 3 coquilles corrigées de la main de l'auteur (à la dédicace, et aux page 152 et 295)

PIECE JOINTE : une coupure du *Figaro*, du 6 août 1922, décrivant l'exemplaire, collée au premier feuillet blanc

TIRAGE à 87 exemplaires. Exemplaire 1, un des 75 exemplaires de tête sur hollandaise, signé à la justification par l'éditeur

DEMI RELIURE DE L'EPOQUE. Dos et coins de maroquin vert, dos à nerfs entièrement orné, tête dorée, non rogné

PROVENANCE : Henry Melhac (envoi)

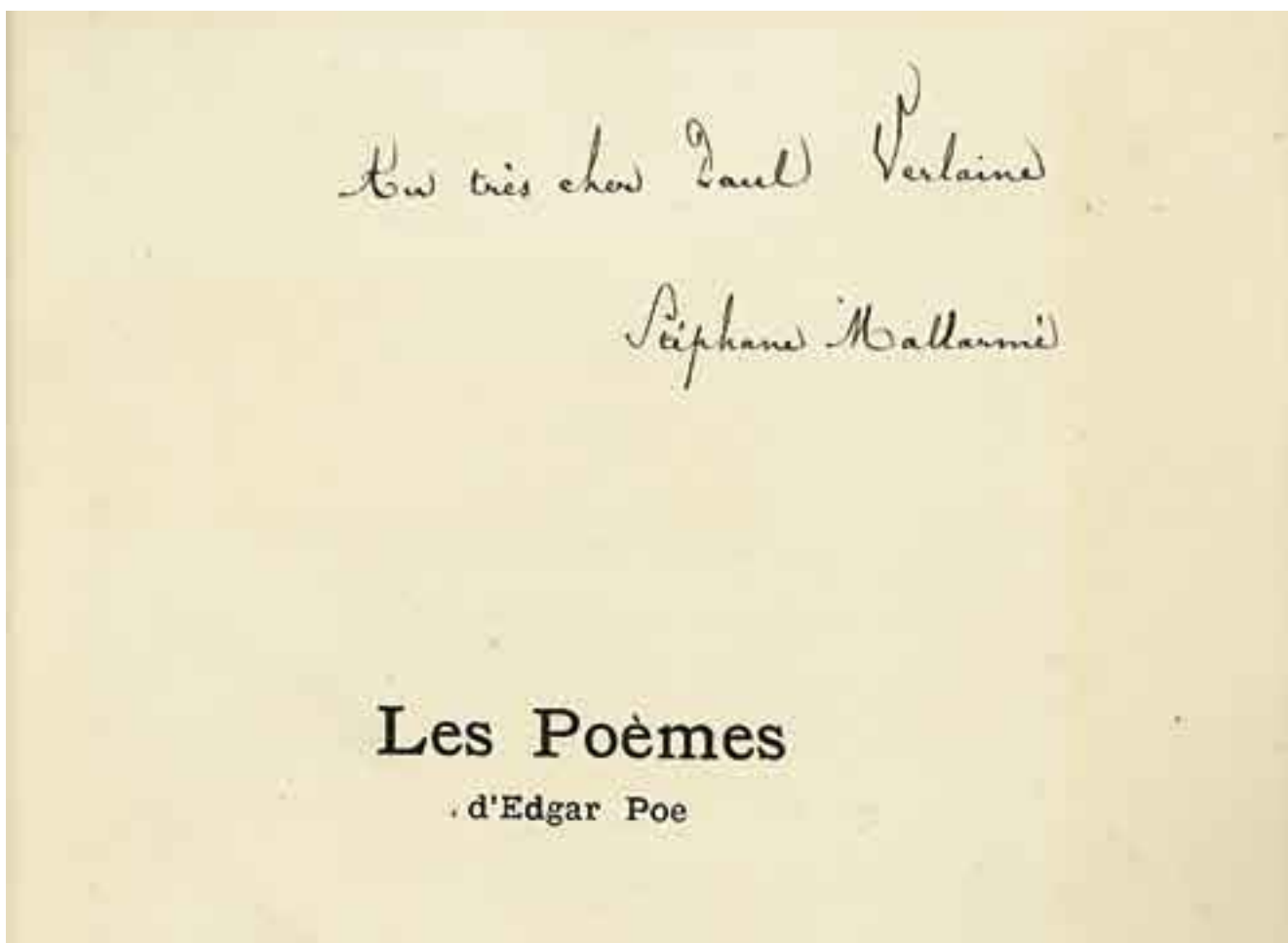
Décharge de la coupure de presse sur la page opposée. Maroquin fané, charnière inférieure fendue

LA TENTATION
DE
SAINT ANTOINE

à Henry Mithou
G. Flaubert

178

En 1847, Flaubert commence à travailler à la rédaction de *La Tentation de Saint Antoine*, ouvrage qui l'accompagnera durant toute sa vie littéraire, et qu'il remaniera pendant presque 30 ans. Il écrit à Louise Collet, le 6 avril 1853 : « *Saint Antoine* ne m'a pas demandé le quart de la tension d'esprit que la *Bovary* me cause. C'était un déversoir ; je n'ai eu que plaisir à l'écrire, et les dix-huit mois que j'ai passés à en écrire les 500 pages ont été les plus profondément voluptueuses de toute ma vie. » La rédaction de ce livre apparaît donc comme une récréation à laquelle Flaubert reviendra tout au long de sa vie d'écrivain. Des fragments du texte paraissent en 1856 dans «L'Artiste». Et après de nombreux remaniements, il met un point final à son texte en 1874. Mais l'oeuvre doit affronter l'incompréhension de la critique à sa sortie (comme ce fut déjà le cas en 1869 pour *L'Education sentimentale*). Il écrit alors à George Sand le 1er mai 1874 : «Les injures s'accroissent ! C'est un concerto, une symphonie, où tous s'acharment dans leurs instruments... ce qui m'étonne, c'est qu'il y a sous plusieurs de ces critiques, une haine contre moi, contre mon individu, un parti pris de dénigrement, dont je cherche la cause». C'est le dernier roman achevé et publié par Flaubert de son vivant.



179

179

POE, Edgar, et Stéphane Mallarmé.

Les Poèmes

Bruxelles, Edmond Deman, 1888

In-4 (274 x 195mm)

12 000 / 18 000 €

EXEMPLAIRE DE MALLARME OFFERT A VERLAINE ET VENDU POUR 30 FRANCS

EDITION ORIGINALE de la traduction par Stéphane Mallarmé des poèmes d'Edgar Poe, sauf celle du *Corbeau*, publiée auparavant

ENVOI AUTOGRAPHE SIGNE : «Au très cher Paul Verlaine. Stéphane Mallarmé», à l'encre noire au faux-titre

PIECE JOINTE : billet autographe signé de Paul Verlaine attaché, en paperolle, au verso de la couverture : «Le poète Verlaine a besoin de 30 francs et, se trouvant très souffrant, charge son sculpteur de les toucher contre les poèmes d'Edgar Poe, traduits par Stéphane Mallarmé. Le 14 mai 1889. P. Verlaine»

ILLUSTRATION : portrait d'Edgar Poe par Manet gravé en frontispice, grande tête de corbeau sur la couverture

TIRAGE à 850 exemplaires, celui-ci un des 800 sur hollandaise, spécialement «tiré pour M. Mallarmé»

RELIURE JANSENISTE SIGNEE DE HUSER. Maroquin bleu, dos à nerfs, doublures bord à bord de maroquin bleu, gardes d'épais papier de Chine, tranches dorées sur témoins, couverture et dos conservé. Etui
PROVENANCE : Henri Mondor (acquis privément le 15 mai 1943)

Il est improbable de trouver un exemplaire plus précieux de la traduction des poèmes d'Edgar Poe. Il fut successivement celui de deux des plus grands poètes français : Mallarmé, après lequel toute poésie doutera d'elle-même, et Verlaine, Prince des poètes. Les deux notes manuscrites sont très riches par ce qu'elles nous apprennent. L'envoi de Mallarmé, qui offre l'exemplaire spécialement imprimé pour lui-même au «très cher Paul Verlaine» témoigne, de la part d'un homme retenu dans ses mots et ses sentiments, de la grande estime qu'il portait au poète. D'autre part, le billet de ce dernier vendant le livre semble révélateur de ce que dut être sa vie en cette année 1889.

Le poète Verlaine a besoin de
30 francs et, se trouvant très souffrant,
charge son sculpteur de les toucher
contre le premier Edgar Poe traduit
par Stéphane Mallarmé!

Le 14 Mai 1889
P. Verlaine

179

Dès 1866, Mallarmé salua avec empressement les premiers poèmes publiés par Verlaine. Celui-ci lui avait adressé un exemplaire des *Poèmes saturniens*, accompagné d'une lettre dans laquelle il écrivait : « J'ose espérer que vous y reconnaîtrez un effort vers l'Expression, vers la Sensation rendue. » Mallarmé remercia Verlaine en affirmant percevoir cet envoi comme « le pressentiment merveilleux d'une amitié ignorée » et en salua l'art avec lequel Verlaine avait su se forger très vite une poétique propre.

C'est devant cet « étonnant homme sensitif » que Mallarmé s'avoue. Sans doute parce que l'auteur de *Sagesse* est plus que tout autre poète de l'aveu, voire « le seul, à sa connaissance qui pût lui donner l'exemple de la sincérité devant soi, de la lucidité courageuse ». Celui, comme l'écrit encore Yves Bonnefoy, « qui malgré les petits ou gros mensonges, et les serments d'ivrogne, et l'illusion quotidienne sur jadis, naguère ou demain, savait, plus en profondeur, la précarité de son esprit, les limites de son pouvoir, la vanité de l'orgueil métaphysique. » En 1884, Verlaine publia un essai sur trois « poètes maudits » (Mallarmé, Tristan Corbière, Rimbaud) qui contribua à faire connaître Mallarmé. Tous deux sont alors reconnus comme des maîtres par les symbolistes. A partir de 1887, alors que sa célébrité s'accroît, Verlaine plonge dans la misère la plus noire. A cette époque, il partage son temps entre le café et l'hôpital. Il brade alors son exemplaire des traductions de Poe que Mallarmé vient de faire éditer et de lui offrir. Pour trente francs.